

LK L'avenir d'un silence

Jacques André

« L'époque est sombre. Ce n'est heureusement pas mon devoir de l'éclairer. » Ces mots de Freud adressés à Arnold Zweig datent de mai 1935, quelques années, donc, après avoir écrit *Psychologie des masses et analyse du moi*, *L'avenir d'une illusion*, *Malaise dans la culture* et *Pourquoi la guerre ?*, deux ans après l'arrivée d'Hitler au pouvoir. Autant dire qu'il convient de ne pas confondre l'analyse des faits de la psychologie collective et l'espoir d'être entendu. Éclairer, ne rêvons pas ! Analyser, c'est le seul acte que puisse commettre le psychanalyste.

*L'avenir d'un silence*¹, le titre du livre de Laurence Kahn fait explicitement écho à celui de Freud, *L'avenir d'une illusion*, ce livre est à la fois celui d'une historienne (avant d'être psychanalyste, Laurence Kahn a été une historienne de la Grèce antique) et d'une psychanalyste. Le silence en question est celui qui a régné en Allemagne sur l'ensemble des exactions nazies et sur la destruction de l'Allemagne provoquée par la guerre – un silence presque total sur ce qui eut lieu durant la période allant de 1933 à 1945, et qui a duré de 1946 jusqu'à la Querelle des historiens en 1985-1986.

Comment penser le fait collectif que fut le destin de la mémoire allemande, son amnésie, ce trou de mémoire, une fois la destruction parachevée et la défaite consommée ? Comment a-t-il été psychiquement possible de « Laisser le passé au passé », conformément au souhait d'Adenauer ?

La psychologie collective est donc l'objet de ce livre. Peut-on vraiment traiter le moi de la psyché de masses comme le moi de la psyché individuelle ? On connaît la phrase de Freud : « La psychologie individuelle est aussi, d'emblée et en même temps, une psychologie sociale ». La multiplicité des personnages sur la scène psychique, qu'il soient objet d'amour, de haine ou d'identification, fait d'emblée de la psychologie individuelle une psychologie sociale. L'analysant est aussi un être-au-monde, un monde qui s'invite plus souvent qu'à son tour sur la scène analytique, d'autant plus intrusif qu'il est *sombre*.

Cette légitimation d'une interrogation psychanalytique de la psychologie collective n'en appelle pas moins une certaine prudence, qui était déjà celle de Freud... De la psychologie individuelle à la psychologie collective « il ne faudrait pas oublier qu'il ne s'agit que d'analogies, et qu'il est dangereux, non seulement pour les humains, mais aussi pour les concepts, de les arracher à la sphère dans laquelle ils ont pris naissance et se sont développés. »

Cette interrogation conceptuelle, prudence comprise, est au cœur du livre de Laurence Kahn.

Quel mot pour nommer le processus grâce auquel massacres et effondrement de la culture furent enfouis sous un silence de plomb ? Refoulement, clivage, répression ? Hannah Arendt écrivait : « On dirait que bon nombre d'Allemands, tout particulièrement chez les plus cultivés, ne sont plus capables de dire la vérité, quand bien même ils le voudraient ». Ce que Primo Levi constatait à sa manière dès 1946 : « Le nazisme et le fascisme semblaient véritablement ne plus avoir de visage. On aurait dit qu'ils étaient retournés au néant, qu'il s'étaient évanouis comme un songe, comme les fantômes qui disparaissent au chant du coq ». Comment est-il possible de tordre ainsi le cou de la relation à la réalité ? Faut-il parler d'une « psychose de masse » pour rendre compte de ce silence forcé ? Laurence Kahn suit une

¹ Petite Bibliothèque de Psychanalyse, PUF, 2025.

autre voie, celle de la *déréalisation*, soit un rapport à la réalité totalement ébranlé, comme dans la psychose, sauf qu'il s'agit ici d'une *volonté* de silence.

En 1985 le paysage a changé : l'Allemagne est reconstruite, et les Allemands revendiquent la restauration de l'identité allemande. C'est à ce moment-là qu'éclate le problème du silence et de sa levée. La question est en effet de savoir jusqu'à quel point on va taire la destruction qui a eu lieu afin de développer un discours identitaire. La Querelle des historiens prend corps à ce carrefour, c'est-à-dire au moment où la restauration de l'identité allemande se heurte de plein fouet à la prise en compte de l'ampleur des destructions provoquées par le régime nazi, au dedans comme au dehors de l'Allemagne. La néo-réalité collective permise par le silence s'effondre.

La « Querelle des historiens » démarre en 1986 à la suite de la publication par Nolte d'un texte dont l'argument principal est que les crimes nazis dans l'ordre historique ne sont pas les premiers crimes de cette nature, qu'ils ont été précédés par les crimes bolcheviques – à une exception près, concède Nolte, et quelle exception : celle du gavage. En « faisant des crimes nazis un « cas parmi d'autres » et une simple réponse aux menaces du bolchevisme, en les historicisant, en cherchant à démontrer que le Goulag a précédé Auschwitz et qu'il n'y a là qu'un « nœud causal », en proclamant que l'extermination des Juifs n'a été qu'une sorte de copie déformée de ce qui s'est passé dans l'Union soviétique, Nolte et quelques autres historiens ont contribué à faire en sorte que les crimes du nazisme s'estompent de l'histoire même. Ce texte de Nolte met le feu aux poudres. Habermas répond trois jours après, suivi par Günther Anders.

L'interprétation de Nolte est une autre manière d'effacer que celle qui précède, celle du silence de plomb. Effacer quoi ? Le fait que l'extermination industrielle des humains a fait voler en éclats les représentations antérieures de la guerre. L'extermination des Juifs, ce n'est pas simplement six millions de Juifs qui disparaissent et tout un monde qui est rayé de la carte. C'est une méthode. C'est l'alliance du progrès technique avec quelque chose qui n'a jamais été pratiqué auparavant : un abattage des humains géré industriellement avec des méthodes de management. L'humanité a fait quelque chose qui à certains égards est ineffaçable, inoubliable.

Quelle analyse est-elle possible de cette humanité vouée à la destructivité, auto-destructivité comprise ? Le livre de Laurence Kahn consacre à cette question des pages remarquables, je n'évoque que deux thèmes récurrents, celui de la haine et de l'auto-conservation. C'est l'occasion de découvrir l'étonnante lucidité sur ces questions des Hitler et autres Goebbels.

Hitler déclare dès 1923 : « Il y a deux choses qui peuvent unir les hommes : des idéaux communs et des crimes communs. Nous avons inscrit sur notre bannière le grand idéal germanique et, pour cet idéal, nous nous battons jusqu'à la dernière goutte de notre sang ». Ainsi la haine individuelle, qui menace d'ordinaire de détruire le groupe social, se révélerait ici parfaitement apte à sceller son unité. Hitler le dit très bien, on va créer la masse *grâce* à la haine, dont il dit et il répète que c'est le meilleur ciment de la masse (ce qu'Hannah Arendt appelle la « négativité de la masse »). Ainsi se fonde le combat à la vie à la mort pour que « la honte et la haine communes, poursuit Hitler, deviennent une unique mer de flammes ardentes », pour que soit défendu l'espace vital, pour que le parti « transforme le sens de la pulsion d'autoconservation en une passion fanatique ».

« Pulsion d'auto-conservation », ici ce n'est pas du Freud, c'est du Hitler. Le mythe aryen, la promesse d'un *Lebensraum*, d'un espace vital, réussit à emboîter les intérêts de l'autoconservation individuelle et ceux de l'autoconservation collective. Comment comprendre que la promesse d'une auto-conservation collective a pu se retourner en son

destin inverse : l'auto-destruction collective. Le Reich millénaire ou la mort ? Alors que la défaite est imminente Hitler s'adresse aux Allemands : « aucun épi allemand ne doit nourrir l'ennemi, aucune bouche allemande lui fournir des renseignements, aucune main allemande lui offrir son aide ». L'ennemi ne devait « trouver face à lui que mort, anéantissement et haine ».

Le monde est sombre... Comment ces mots de Freud pourraient-ils ne pas résonner avec ce à quoi nous confronte notre actualité. En 1938, Freud évoquait sa crainte d'une « régression vers une barbarie préhistorique ». Le moins que l'on puisse dire est qu'elle ne manque pas de signes contemporains ; à ma gauche le paranoïaque du Kremlin, à ma droite le bouffon de la Maison Blanche. La barbarie est aussi a-temporelle que la part la plus sauvage de l'inconscient. Le « 7 octobre » du Hamas, les affamés de Gaza ont pénétré bien des rêves et autres cauchemars, conjuguant les angoisses singulière et sociale. L'analysant d'aujourd'hui est un homme/femme habité par son temps, la psychologie collective est partie prenante de la vie psychique la plus intérieure et s'invite chaque jour sur le divan.

Plus que jamais nous sommes confrontés à la solidarité du progrès et de la destructivité. Il n'y a pas de remède contre le progrès, bien des bombardements d'aujourd'hui sont déjà déterminés par l'Intelligence Artificielle. Et que dire de la prime au complotisme, à la paranoïa collective permise par les réseaux sociaux. Le bon vieux temps de la « rumeur d'Orléans » n'est plus qu'un lointain souvenir.

Si le livre de Laurence Kahn a pour objet un moment de notre passé collectif, cette oreille prêtée au passé est simultanément une façon d'interroger notre présent. Pour l'éclairer... c'est beaucoup demander. Au moins pour le *penser*. Freud en exil, arrivé à Londres quand l'heure politique, écrit-il, est « tendue et sans joie entre communisme et fascisme », Freud retrouve une liberté un moment perdue : « Je peux à nouveau parler et écrire, j'allais presque dire : *penser*. »

Sur une stèle du camp de Mauthausen est écrit : « l'oubli du mal est une incitation à sa répétition »... la répétition dans la cure analytique est un autre mot pour le transfert, avec ce que celui-ci suppose d'ouverture sur une possible élaboration-transformation... mais la répétition du mal quand elle est collective, comment pourrait-elle être autre que meurtrière ? L'histoire donne des leçons, mais personne ne les retient.

Penser, analyser... Plus que par le passé, le monde, le sombre monde, et avec lui la psychologie collective, fait partie de la vie quotidienne du psychanalyste d'aujourd'hui. Scène clinique et scène culturelle sont plus que jamais indissociables. Est-il besoin d'insister pour dire à quel point la combinaison de la haine et de la pulsion d'auto-conservation sont le lot actuel du discours populiste, à l'heure où pas une seule des démocraties occidentales n'est à l'abri de la menace d'extrême-droite. Le conflit entre réalité matérielle et réalité psychique atteint des sommets à l'heure qui est la notre, celle de la post-vérité.

« Une honteuse et lâche peur de penser nous retient tous, écrivait Freud. Plus oppressante que la censure des gouvernements est la censure qu'exerce l'opinion publique sur les œuvres de notre esprit. » Le livre de Laurence Kahn est un hommage à ce devoir de penser.

Jacques André